



VIRUS

VALÉRIE DAYRE

LA JOIE DE LIRE

Valérie DAYRE

Virus

LA JOÏE DE LIRE

Devant le café-tabac-épicerie-bazar-dépôt de pain situé face à la mairie sur la place du village, une quinzaine de personnes forment un cercle autour de...

Autour de quoi ? se demande Gaspard, intrigué par l'attroupement.

Tous ont la tête inclinée vers le sol. Personne ne bouge. Seule la fumée de la pipe de Louis s'élève dans l'air frais du petit matin d'avril.

Gaspard s'approche, mû par la curiosité évidemment, et parce que c'est justement là qu'il se rendait, au café-tabac-épicerie-bazar.

– Hé, hé, il est là aussi, ce salopiot ! s'exclame une voix d'homme mauvaise.

Gaspard se fige.

Est-ce lui qu'on désigne par ce mot assez déplaisant ?

Sans doute pas. Personne n'a tourné la tête dans sa direction, personne ne fait attention à lui.

– Tu parles duquel ? interroge la voix enrouée de Pauline.

Pauline tient le café-tabac-épicerie. Ouvert tous les jours de 8 h à 20 h. Tous les jours sauf le mardi

après-midi. Et personne ne sait pourquoi chaque mardi, depuis vingt ans au moins, Pauline se rend à la gare de Debain-lès-Montillac-sur-Oise pour prendre le train de midi vingt-trois à destination de Paris et ne revenir que le lendemain par le train de 6 h 12.

Pauline a donc deux particularités : un mystère – voire un secret – et une voix perpétuellement enrouée entretenue...

« Par les courants d'air du café », dit l'intéressée.

« Par la fumée du tabac qu'elle respire à longueur de journée », assurent le médecin et quelques dames du village soucieuses de santé publique.

« Par les courants d'air, oui... mais plutôt ceux de la gare du Nord... qui sont particulièrement mauvais, comme chacun sait, le mercredi à cinq heures du matin... » raillent les bien-pensants.

Ceux-là estiment qu'on n'a rien à faire Gare du Nord à Paris le mercredi à cinq heures du matin quand on s'appelle Pauline, qu'on habite la campagne, qu'on tient l'unique commerce du village, qu'on est toujours célibataire à bientôt 40 ans et qu'on n'a rien à se reprocher.

Si personne ne connaît la raison de l'absence hebdomadaire de Pauline, cela n'empêche qu'il se murmure parfois des choses. Des rumeurs courent... Il y a six ans, la nièce du boucher de Debain l'a vue entrer dans un hôtel du IX^e arrondissement. Trois ans plus tôt, Rosette et François l'avaient reconnue dans la pénombre d'une salle de théâtre où elle occupait une loge en compagnie d'un monsieur élégant et d'une vieille dame scintillante de bijoux. Et l'été dernier encore, plusieurs habitants du village l'ont formellement identifiée au journal télévisé, dans un reportage sur les visiteurs/visiteuses de prison.

– Tu parles duquel ? demande donc Pauline afin de savoir qui est le « salopiot ».

– Le gros, là, répond l'homme en donnant un coup de pied qui produit un raclement métallique. Monsieur la Terreur ! T'as fini de faire le fier, hein ? Hé, hé !

Gaspard ralentit le pas, puis accélère. Pour l'instant, il ne voit ni gros ni terreur ni fier ni salopiot.

Ça sent désagréablement la menace, la violence ce rassemblement immobile, ces corps dont les

jambes cachent quelque chose, ce coup de pied, cette voix mauvaise.

– Tu es sûr que c'est lui ? questionne cette fois la voix de Louis. Il a l'air bien calme.

– Tu parles, il est crevé, hé, hé. Il a dû s'agiter toute la nuit pour essayer de sortir.

On marmonne encore, le groupe s'ébroue, les paires de jambes s'éloignent les unes des autres. Pauline se retourne.

– Tiens, bonjour, Gaspard, dit-elle.

Gaspard ne répond pas.

Il voit enfin...

Des cages. Sept cages métalliques alignées sur deux rangs.

Contenant des chats.

Ouf, Falbala n'y est pas, se rassure Gaspard qu'une crainte a étreint même s'il vient de laisser son chat endormi dans le canapé du salon.

Son regard passe d'une cage à l'autre, cherchant à identifier les captifs parmi les silhouettes lasses ramassées dans leur fourrure.

Mouchette ! La ravissante chatte vaguement siamoise de Mlle Franelli, l'institutrice de Gaspard. La minette a des petits en ce moment. Elle les

allaite encore ! Ils sont bien trop jeunes pour se passer de leur mère plus de quelques heures. Et Mlle Franelli qui est partie en Italie !

Il reconnaît ensuite la Grise. La vieille demi-sauvage qui n'a qu'une demi-queue, qui se nourrit partout où elle peut, qu'aucune main humaine sans doute n'a jamais caressée, que régulièrement on voit toute ronde mais dont on ne trouve jamais les petits tant elle les cache bien.

Et là, c'est Pompon ! Le gros matou roux et placide de Farida, l'infirmière qui travaille de nuit à la clinique de Debain-lès-Montillac-sur-Oise. Farida ne demandait rien mais a hérité du félin quand ses enfants se sont aperçu qu'il déprimait en appartement.

Tiens, l'une des deux « Loutres », comme les appelle Granninouchka. La mère ou la fille ? Des sauvages celles-là. On aperçoit parfois, furtif dans les prés, leur long pelage luisant, tigré miel et chocolat. Elles vivent surtout dans la forêt et dans les champs, ne s'approchant que rarement des maisons.

Domino. Blanc à petites taches noires, comme son nom l'indique. L'un des cinq chats de la ferme du Palou.

Vient ensuite un inconnu, noir et blanc. Plus noir que blanc. Du blanc seulement sur le menton, les chaussons et une tache en losange sur le plastron. Très chic le petit costume, si on ne voyait à son poil terne et à sa maigreur qu'on a affaire à un vagabond qui dissimule sa peur en tenant bien droite sa tête balafrée.

Le septième enfin... Virus ! Le « salopiot », certainement.